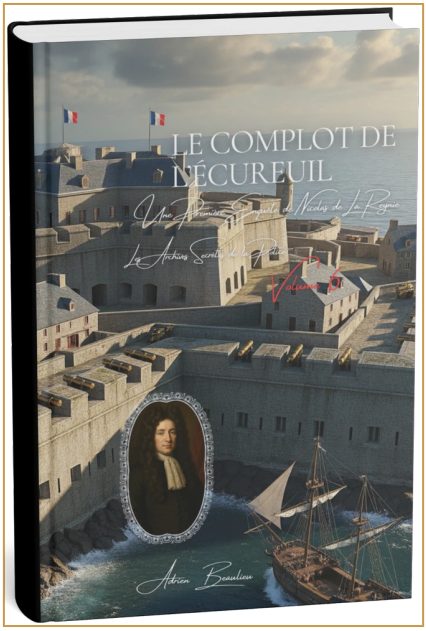
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Archives Secrètes de la Police · Tome II : La Reynie et la Fondation



Le Complot de l'Écureuil

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L'ARCHIVE AU FEUILLETON

1. Le Nouveau Venu

La nouvelle de la mort du Cardinal Mazarin se répandit dans Paris avec une célérité dont l'on ne saurait se faire idée, à moins d'avoir soi-même connu ces époques où le sort des royaumes tenait tout entier dans le souffle d'un seul homme. En quelques heures, ce neuf mars de l'an 1661, la ville entière sut que celui qui avait gouverné la France pendant près de vingt années venait de rendre l'âme au château de Vincennes, laissant derrière lui un royaume en paix, des coffres que l'on disait remplis d'or — quoique nul n'en connût véritablement le fond —, et un jeune roi de vingt-deux ans dont les contemporains se demandaient encore s'il serait capable de régner par lui-même, ou s'il tomberait, comme tant d'autres avant lui, sous la coupe d'un nouveau favori.

Dans les salons comme dans les tavernes, l'on ne parlait que de cela. Les nouvellistes — ces colporteurs de rumeurs qui faisaient leur commerce ordinaire des secrets d'alcôve et des intrigues de cabinet — répandaient mille bruits contradictoires avec cette assurance qui caractérise ceux qui ne savent rien mais prétendent tout connaître. Le Cardinal, affirmaient les uns, avait légué sa fortune au roi dans un testament dicté sur son lit de mort ; non, rétorquaient les autres, il l'avait cachée dans quelque coffre dont lui seul possédait la clé, et ce trésor dormirait à jamais sous les voûtes de Vincennes. Le roi pleurerait son parrain comme un fils pleure son père ; le roi, au contraire, danserait sur sa tombe et remercierait le Ciel de l'avoir enfin délivré de cette tutelle pesante.

La vérité, comme il arrive souvent en pareille circonstance, se trouvait quelque part entre ces extrêmes ; mais point n'était aisé de la démêler au milieu du tumulte des opinions, et l'historien qui voudrait aujourd'hui reconstituer l'exacte physionomie de ces journées se heurterait à cette difficulté première que les témoignages se contredisent sur presque tous les points, chacun ayant vu ce qu'il voulait voir et retenu ce qui servait ses intérêts¹.

C'est précisément en ces journées fiévreuses, où l'avenir du royaume semblait suspendu à un fil, que Nicolas de La Reynie, tout fraîchement pourvu de sa charge de maître des requêtes au Conseil du Roi, fit son entrée dans la capitale. Et c'est ici que commence véritablement notre récit — non point par les fastes de Versailles ni par les intrigues de la Cour, mais par l'arrivée modeste d'un magistrat provincial que rien, en apparence, ne destinait à jouer un rôle dans les grandes affaires de son temps.

Il avait voyagé depuis Limoges par des chemins que les pluies de mars avaient transformés en fondrières, et dont le souvenir seul suffirait à décourager quiconque s'imaginerait que les déplacements, en ce siècle, s'accomplissaient avec quelque commodité. Son carrosse — un véhicule modeste mais solide, à la caisse peinte d'un noir que le temps avait viré au gris, aux roues cerclées de fer qui grinçaient à chaque tour d'essieu — avait mis près de deux semaines à franchir les cent lieues qui séparaient sa ville natale de Paris.

Deux semaines de cahots incessants sur des routes défoncées où les ornières atteignaient parfois la profondeur d'un fossé. Deux semaines de nuits passées dans des auberges dont le moins qu'on pût dire était qu'elles ne méritaient point leur nom, où l'on dormait sur des paillasses infestées de vermine, dans des chambres que l'on partageait

avec des inconnus dont certains ronflaient comme des forges et dont d'autres sentaient le bouc. Deux semaines de repas pris à la hâte dans des relais où l'on servait une viande dont il valait mieux ne point s'enquérir de la provenance, et un vin si aigre que le vinaigre lui-même eût semblé doux en comparaison.

Mais point ne se plaignait-il de ces inconvénients — ou du moins, s'il s'en plaignait, c'était dans le secret de son cœur, avec cette pudeur des hommes de devoir qui considèrent que gémir sur son sort est la marque d'une âme faible.

À trente-six ans, Gabriel Nicolas de La Reynie touchait enfin au but qu'il s'était fixé depuis sa jeunesse : servir le roi au plus haut niveau de la magistrature. La charge de maître des requêtes — cette fonction qui donnait le droit de siéger au Conseil et d'y porter la parole sur les affaires contentieuses —, il l'avait achetée trois cent vingt mille livres, une somme considérable qui avait épuisé ses économies, celles de sa famille, et l'avait contraint à contracter des emprunts dont le remboursement pèserait sur lui pendant des années. Mais qu'importait ? De cette charge, avec du travail, de la persévérance et quelque faveur du ciel, l'on pouvait espérer s'élever jusqu'aux plus hautes fonctions de l'État. Et La Reynie, qui n'avait jamais douté de lui-même — ou qui, s'il en doutait, savait admirablement le cacher —, entendait bien gravir tous les échelons que la Providence voudrait mettre sur son chemin.

Le carrosse franchit la porte Saint-Jacques dans l'après-midi du neuf mars, à cette heure incertaine où le jour décline sans que la nuit soit encore tombée, et où les ombres s'allongent sur les pavés comme les doigts d'une main géante qui se refermerait sur la ville.

La Reynie avait entrouvert le rideau de cuir — un cuir épais, craquelé par l'usage, qui sentait le suif dont on l'enduisait pour le protéger de la pluie — et il observait, le souffle court, le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Paris.

Il avait lu des descriptions de la capitale dans les livres. Il avait entendu des récits de voyageurs, de ces Limousins qui étaient montés à Paris pour leurs affaires et qui en étaient revenus avec des histoires à n'en plus finir. Rien — rien de ce qu'il avait lu, rien de ce qu'il avait entendu — ne l'avait préparé à cette réalité.

C'était d'abord le bruit.

Un vacarme incessant, assourdissant, qui semblait monter de partout à la fois et qui s'engouffrait par la fenêtre du carrosse comme une marée furieuse. Cris des marchands ambulants qui vantaient leurs denrées avec cette gouaille parisienne qu'il ne comprenait qu'à moitié — « À la barque, à la barque, le beau poisson de Seine ! » — « Ramonez vos cheminées, ramonez ! » — « Portugal, Portugal, belles oranges de Portugal ! » Roulement sourd des charrettes sur les pavés disjoints, un grondement continu qui faisait vibrer les os. Aboiements rageurs des chiens errants qui se disputaient quelque immondice. Disputes des cochers qui s'invectivaient d'un bout à l'autre de la rue dans un langage si fleuri que La Reynie, pourtant peu prude, en rougit malgré lui. Appels des porteurs d'eau qui fendaient la foule en hurlant « Gare ! Gare ! » sans que personne songeât à s'écarter. Grincements des enseignes de fer battu que le vent faisait osciller au-dessus des boutiques, et qui semblaient gémir comme des âmes en peine.

Puis venait l'odeur.

Ou plutôt les odeurs — car elles se superposaient en couches successives, s'entremêlant, se combattant, dans une confusion dont le nez le plus exercé eût peiné à démêler les composantes. Fumier de cheval, d'abord — cette exhalaison chaude, âcre, presque sucrée, qui montait des tas d'ordures accumulés le long des murs. Poisson pas tout à fait frais, ensuite — une odeur de marée qui n'avait rien à faire si loin de la mer, et qui émanait des paniers que portaient les poissonnières. Fumée de bois et de charbon, omniprésente, qui piquait les yeux et serrait la gorge. Relents d'égouts à ciel ouvert — car en ce temps-là, les immondices coulaient au milieu des rues dans des rigoles que l'on nommait par euphémisme « ruisseaux », et dont la puanteur, par les jours de chaleur, devenait proprement insupportable. Et par-dessus tout cela, par bouffées, les parfums entêtants des boutiques d'apothicaires — musc, ambre, civette, benjoin —, qui tentaient en vain de masquer les miasmes de la ville².

Enfin, il y avait la foule.

Une marée humaine qui se pressait dans des rues si étroites que deux carrosses pouvaient à peine s'y croiser — et encore, à condition que les cochers fissent preuve d'une habileté peu commune et d'une patience plus rare encore. Bourgeois en habit noir qui marchaient d'un pas pressé, le nez dans leur col, l'air important. Servantes portant des paniers chargés de provisions, qui se frayaient un chemin à coups de coude. Portefaix ployant sous des charges qui auraient écrasé un mulet, et qui avançaient tête baissée, les veines du cou saillantes comme des cordes. Mendiants tendant la main avec cette humilité feinte qui dissimulait mal l'insolence du regard. Soldats en uniforme qui déambulaient par groupes de trois ou quatre, la main sur la garde de l'épée, l'œil aux aguets. Moines en robe de bure qui rasaient les

murs, le capuchon rabattu sur le visage. Femmes de mauvaise vie qui aguichaient le chaland depuis le seuil des tavernes, le corsage délacé, le regard effronté. Enfants qui couraient entre les jambes des passants, chapardant ici une pomme, là un mouchoir, avec une agilité de singes.

Et dominant tout cela — la pierre et l'homme, le bruit et la puanteur —, les tours des églises qui semblaient jaillir de partout à la fois, comme si Paris n'était qu'une forêt de clochers plantés au hasard par la main de Dieu. Notre-Dame au loin, dont les flèches perçaient le ciel gris comme deux doigts pointés vers le Ciel. Saint-Séverin. Saint-Étienne-du-Mont. Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Et tant d'autres dont La Reynie ne connaissait pas encore les noms, mais qu'il apprendrait, avec le temps, à reconnaître à leur silhouette, à leur carillon, à leur odeur même — car chaque église avait son parfum d'encens particulier, et les Parisiens, disait-on, savaient identifier leur paroisse les yeux fermés.

— Dieu du ciel, murmura-t-il.

Le cocher — un vieux Limousin taciturne du nom de Berthaud, qui l'accompagnait depuis Limoges et qui n'avait pas prononcé dix phrases en deux semaines de voyage — tourna la tête. Son visage tanné, raviné par les années passées en plein air, s'éclaira d'un sourire qui découvrit ses dents jaunies.

— C'est quelque chose, pas vrai, Monsieur ? Moi, la première fois que j'ai vu ça, j'ai cru que j'étais tombé en enfer.

La Reynie ne répondit pas. Mais son silence, cette fois, n'avait rien de hautain. C'était le silence de l'homme qui découvre que le monde est infiniment plus vaste, infiniment plus complexe, infiniment plus

redoutable qu'il ne l'avait imaginé — et qui comprend, dans un éclair de lucidité, que toutes ses certitudes provinciales ne valaient rien face à cette réalité.

Il observait. Il notait. Il classait dans sa mémoire méthodique — cette mémoire dont ses maîtres, au collège de Limoges, avaient dit qu'elle était un don du ciel, et dont lui-même avait fait son principal instrument de travail.

Cette ville était un monstre.

Un organisme vivant d'une complexité prodigieuse, où des centaines de milliers d'êtres humains — cinq cent mille, disait-on, peut-être davantage — s'entassaient dans un espace que l'on pouvait traverser à pied en deux heures, et où chaque rue, chaque quartier, chaque maison avait ses règles, ses hiérarchies, ses secrets.

Comment pouvait-on seulement prétendre y maintenir l'ordre ?

Le carrosse progressait avec une lenteur exaspérante, s'arrêtant à chaque coin de rue, reculant parfois pour laisser passer un convoi, avançant de quelques toises pour s'immobiliser de nouveau.

Rue Saint-Jacques, un embarras de voitures bloquait le passage ; deux cochers s'invectivaient copieusement tandis qu'une demi-douzaine de badauds commentaient la scène avec cette délectation particulière qu'éprouvent les Parisiens à contempler les malheurs d'autrui. Un des cochers, un gaillard rougeaud dont le nez trahissait une longue intimité avec le vin, avait sauté de son siège et brandissait son fouet comme une arme ; l'autre, plus petit mais apparemment plus belliqueux, avait tiré un couteau de sa ceinture. Des sergents du guet approchaient, l'air blasé de ceux qui ont vu mille fois pareille

scène et qui savent qu'elle se terminera, comme toutes les autres, par des menaces, des crachats et une réconciliation au cabaret.

Plus loin, devant une boulangerie, une file de femmes attendait son tour dans un silence tendu. L'on disait que le pain manquait dans certains quartiers — les pluies de l'automne avaient pourri les récoltes, et le blé se vendait à des prix que les pauvres ne pouvaient plus payer. Ces rumeurs suffisaient à créer des attroupements inquiets, et La Reynie vit passer dans les yeux de ces femmes quelque chose qui ressemblait à de la peur — ou à de la colère, ce qui, dans ces circonstances, revenait au même.

Il remarqua aussi autre chose, et cette chose le frappa plus profondément encore que le reste.

Les gueux.

Ils étaient partout. Tapis dans les encoignures des portes, pareils à des bêtes qui se terrent. Allongés sur les marches des églises, enveloppés dans des haillons qui ne protégeaient de rien. Errant par petits groupes dans les ruelles adjacentes, le regard vide, la démarche traînante de ceux qui n'attendent plus rien de la vie.

Certains exhibaient des plaies purulentes — vraies ou fausses, l'on ne savait ; car il existait, La Reynie le découvrirait plus tard, tout un art de contrefaire les infirmités pour apitoyer le chaland. D'autres montraient des moignons enveloppés de chiffons sales — bras coupés à la guerre, jambes perdues dans quelque accident, ou peut-être mutilations volontaires, sacrifices consentis pour avoir le droit de mendier dans les parages des églises.

Beaucoup étaient des enfants.

Des enfants au regard vide, à la main tendue, aux vêtements si crasseux qu'on ne distinguait plus leur couleur d'origine. Des enfants qui ne jouaient pas, qui ne riaient pas, qui ne pleuraient même plus — car pleurer supposait qu'on eût encore l'espoir d'être entendu.

Voilà donc la plus belle ville du monde , songea La Reynie. La capitale du plus grand roi de la chrétienté. Le cœur du royaume le plus puissant d'Europe.

Il y avait là de quoi occuper mille magistrats pendant mille ans.

Le carrosse finit par atteindre la rue de la Verrerie, où La Reynie avait loué — par l'entremise d'un correspondant de Limoges — un logement modeste mais convenable, non loin du quartier Saint-Antoine.

L'appartement se trouvait au second étage d'une maison à colombages dont la façade penchait dangereusement vers la rue, comme si elle voulait se rapprocher de celle d'en face — phénomène courant à Paris, où les étages supérieurs avançaient en surplomb pour gagner quelques pieds carrés, et où les rues, par voie de conséquence, ressemblaient parfois à des tunnels. Le crépuscule y tombait plus tôt qu'ailleurs, le soleil n'y pénétrait qu'à midi, et l'air y circulait si mal qu'on y respirait, été comme hiver, une atmosphère viciée dont les poumons les plus robustes finissaient par souffrir.

Le propriétaire, un marchand de drap bedonnant du nom de Guérin, dont le ventre tendait le tissu d'un pourpoint que la mode avait abandonné depuis vingt ans, accueillit La Reynie sur le pas de la porte avec une déférence calculée. Un maître des requêtes, fût-il provincial et visiblement peu fortuné — le carrosse modeste, l'absence de domestiques, les malles usées qui trahissaient leur propriétaire —,

demeurait un personnage respectable, le genre de locataire dont on pouvait se vanter auprès des voisins et dont la présence rehaussait le standing d'une maison.

— Monsieur le maître des requêtes nous fait un grand honneur, un très grand honneur, dit Guérin en s'inclinant si bas que son double menton toucha presque le plastron de sa chemise. L'appartement a été préparé selon vos instructions. Tout est propre, tout est en ordre. Si Monsieur veut bien me suivre…

La Reynie le suivit. L'escalier était étroit, raide, les marches gémissaient sous le poids des deux hommes. Les murs, blanchis à la chaux mais jaunis par le temps, portaient les traces de mains innombrables qui s'y étaient appuyées au fil des décennies.

L'appartement, au second, était composé de trois pièces : un cabinet de travail donnant sur la rue, une chambre à coucher donnant sur la cour, et une antichambre sans fenêtre qui servait à la fois de vestibule, de débarras et — les jours de grande réception, si l'on pouvait appeler ainsi les visites occasionnelles — de salon.

Le mobilier, fourni par le propriétaire, avait connu des jours meilleurs. Un bureau de chêne, solide mais égratigné. Quelques chaises cannées dont l'une boitait légèrement. Un lit à baldaquin dont les rideaux, autrefois bleus, avaient viré au gris. Une armoire monumentale qui sentait le moisi. Un chandelier de fer sur le manteau de la cheminée. C'était tout.

— Si Monsieur a besoin de quoi que ce soit, dit Guérin, Monsieur n'a qu'à demander. Ma femme peut fournir les repas — une nourriture simple mais honnête, Monsieur, au prix de vingt sols par jour. Et pour le blanchissage du linge…

La Reynie le remercia et le congédia. Il avait besoin d'être seul.

Lorsque la porte se fut refermée sur le marchand, il demeura un long moment immobile au milieu du cabinet, écoutant les bruits de la rue qui montaient par la fenêtre entrouverte. Cris lointains. Roulement de charrette. Cloche d'une église voisine qui sonnait l'heure.

Puis il se mit au travail.

Il n'avait apporté que l'essentiel : quelques malles de vêtements, ses livres de droit — une trentaine de volumes qui représentaient sa bibliothèque entière —, son nécessaire d'écriture, et un coffret de fer contenant les documents officiels relatifs à sa charge. Pas de domestique ; il n'en avait pas les moyens pour l'instant. Point de meubles non plus ; ceux de l'appartement, bien que défraîchis, feraient l'affaire.

Il rangea ses vêtements dans l'armoire, disposa ses livres sur une étagère improvisée, installa son nécessaire d'écriture sur le bureau. Gestes méthodiques, précis, qui trahissaient l'homme d'ordre, celui pour qui chaque chose doit avoir sa place et chaque minute son emploi.

Le soir tombait lorsqu'il eut terminé.

Il alluma une chandelle — de suif, pas de cire ; la cire était trop chère — et la posa sur le bureau. La flamme vacillait dans le courant d'air qui passait sous la porte, projetant sur les murs des ombres mouvantes qui semblaient danser une gigue silencieuse.

Alors seulement, il ouvrit le registre qu'il avait emporté de Limoges.

C'était un cahier relié de cuir noir, aux pages épaisses, légèrement jaunies, dont la plupart étaient encore vierges. Sur la première, il avait inscrit de sa main ferme, avec cette écriture régulière et penchée qui était sa signature visuelle : Livre de Raison .

Ce terme de « livre de raison », que l'on employait couramment en ce siècle, désignait ces registres où les chefs de famille consignaient les événements importants de leur existence — naissances, morts, mariages, acquisitions, procès. Mais La Reynie avait élargi l'usage de ce cahier. Il y notait ses réflexions personnelles, ses doutes, ses observations — tout ce qu'un magistrat ne pouvait confier à personne mais qu'il lui était nécessaire de formuler pour y voir clair en lui-même. C'était à la fois un journal intime, un carnet de notes et un examen de conscience ; le miroir où il se regardait sans complaisance, et le confessionnal où il avouait ses faiblesses sans craindre le jugement d'autrui³.

Il trempa sa plume dans l'encrier — l'encre sentait le fer et la noix de galle, cette odeur caractéristique que connaissaient tous ceux qui avaient manié la plume — et il écrivit :

Paris, ce 9 mars 1661.

Me voici enfin dans cette ville que j'ai si longtemps rêvé de connaître. La réalité dépasse tout ce que j'avais imaginé — en bien comme en mal. Le désordre qui règne ici défie l'entendement. L'on ne saurait faire trois pas sans rencontrer quelque embarras, quelque querelle, quelque misère. Les rues sont des cloaques, les maisons des taudis, la foule une cohue sans nom ni loi. Et pourtant, au milieu de ce chaos, l'on sent une énergie formidable, une vie intense qui ne ressemble à rien de ce que j'ai connu à Limoges.

Le Cardinal est mort hier. Demain, le roi parlera. L'on dit qu'il annoncera sa volonté de gouverner seul, sans Premier ministre. Si cela est vrai, nous entrons dans une ère nouvelle. Puissé-je y trouver ma place et servir utilement Sa Majesté.

Il relut ces lignes. La chandelle crépitait. Dans la cour, un chat miaulait. Il hésita, puis ajouta :

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « Le Complot de l'Écureuil » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « Le Complot de l'Écureuil » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/archives-secretes-vol6